

sent, produit aucun effet, et la sécularisation des couvents s'accomplira infailliblement, si toutefois l'Autriche n'intervient encore ici en vertu des rapports qui rattachent le clergé tessinois au régime ecclésiastique de la Lombardie. Invoquer ici l'article 12 du pacte fédéral en faveur de la partie lésée, serait s'appuyer sur une lettre morte : le pacte n'est plus depuis longtemps qu'un souvenir."

LA PLATA.

Détail dans La Plata.— Par la voie de Baltimore il a été reçu des nouvelles de Rio-Janeiro du 30 décembre. Une correspondance de cette ville, en date du 17, s'exprime ainsi : "La nouvelle importante du jour est celle d'un engagement terrible qui a eu lieu entre les forces anglaises et françaises de la rivière. La Plata, et les troupes de Rosas occupant les forts placés à l'embouchure de la rivière Parana. La victoire a été complète de la part des Anglais et Français mais ce n'a pas été sans de sérieuses pertes et avaries. Le brick de guerre anglais *Dolphin* a reçu seul 107 boulets dans sa coque et ses agrès pendant l'engagement. Le steamer français *Fulton* en a reçu 104, et un bâtiment, appartenant jadis aux Buénos-Ayriens, mais monté par les Français, a été complètement démâté. La perte totale des forces alliées s'élève à 150 tués et blessés ; on ne sait pas au juste quelle a été la perte des Buénos-Ayriens, mais on la porte à 800 hommes. Il est certain qu'on n'a pas trouvé moins de 250 cadavres dans un fort, 160 dans l'autre, et c'étaient presque tous des noirs. On explique cette circonstance, en disant qu'aussitôt qu'un blanc était tué ou blessé, on l'emportait, tandis qu'on ne se donnait par cette peine pour les noirs. Une ou deux fois ces pauvres diables essayèrent de s'enfuir des forts, mais la cavalerie de Rosas les chargeait alors, et les forçait, à la pointe de la lance, à retourner à leurs batteries. Rosas semblait avoir prévu la fuite de ses gens, car il avait placé cette cavalerie derrière eux pour les tenir en respect. Lorsque 450 hommes des navires anglo-français débarquèrent, ils ne trouvèrent presque plus de résistance."

Une autre lettre américaine dit : "Trois ou quatre bâtiments ont été démâtés, et les forces alliées n'ont gagné à cela qu'une petite langue de terre, située au confluent des rivières Uruguay et Parana, où Rosas peut les harceler continuellement avec sa cavalerie." Quoiqu'en dise le correspondant américain, le point occupé par les forces anglo-françaises est d'une extrême importance, parce qu'il commande la navigation du Parana, et qu'en étant maître de ce point, on peut communiquer avec les provinces intérieures de la République Argentine et ouvrir par là de riches débouchés au commerce, en dépit de Rosas.

Canadien.

ADRIENNE ET MARGUERITE.

Adrienne, qui avait blâmé si hautement les habitudes simples de Marguerite, éprouva je ne sais quel malaise en la retrouvant entourée des jouissances que donne une grande fortune. Aussi, et sans pouvoir ou vouloir s'en rendre compte, elle fut peu amicale avec ses parents ; ceux-ci, au contraire, regurent M. et madame d'Armançe avec toute l'affection, toute la joie de deux cœurs tendre et dévoués.

Marguerite, devenue mère d'un garçon qu'elle nourrissait, n'osait, par délicatesse, présenter son enfant à ses amis : pour elle, le bonheur d'être mère était le premier de tous les biens ; elle craignait donc de se montrer trop heureuse devant des gens privés de cette jouissance. Adrienne la tira bientôt d'embaras en s'écriant : "Tu es accouchée depuis peu ? le petit va-t-il bien ? Pour moi, je ne cesse de me féliciter de n'avoir pas d'enfants. Le général le regrette, et je ne le comprends pas : en effet, qu'aurais-je pu faire d'un bambin dans tous les embarras où je me trouvais sans cesse engagée."

Le général, visiblement embarrassé, entraîna Edouard dans une embrasure de fenêtre, et là, l'embrassant encore avec effusion : "Mon frère, lui dit-il, quelle joie pour moi de te retrouver riche, heureux par ta femme, par ton enfant !... car ta Marguerite est toujours parfaite. — Oui, mon ami, parfaite au delà de toute expression."

Pendant que les deux frères se confiaient mutuellement avec la plus tendre affection ce qui leur était relatif, Adrienne parcourait l'appartement, voulait tout voir, et lorsqu'une chose d'un trop bon goût pour n'être pas loué frappait ses regards, elle disait : *C'est joli !* et mettait à ce mot si court, si sec, une expression de figure précochée qui signifiait clairement qu'elle trouvait à redire à ceci, à cela, mais que, par délicatesse, elle ne voulait pas troubler la joie du propriétaire : misérable faux-fuyant par où l'orgueil se sauve, lorsqu'on le force d'admirer ce qui lui porte envie. Adrienne, continuant de faire l'inventaire de la maison, se faisait ouvrir tous les meubles examina un à un tous les objets de toilette, et, s'étonnant de leur extrême simplicité, elle s'écria : "Quoi ! Marguerite, tu n'as pas deux cachemires ? Toujours les mêmes diamants dans leur antique monture ! mais c'est pitoyable ! Tu ne peux les porter au bal. — Je ne vais pas au bal. — Impossible ! Tu vas au moins dans le monde ? — Je ne vois que des amis aussi simples que moi. — C'est bien la peine d'être riche. Et ton mari s'arrange de cette vie d'ermite ? — Oui. — Pauvres gens que vous êtes, combien je vous plains ! cette mai-

son n'est pour vous qu'un riche cercueil, où vous êtes morts et enterrés."

Marguerite, croyant deviner qu'on ne la plaignait que pour s'étourdir sur l'envie que sa fortune excitait, ne répliqua rien, et se hâta de parler des succès brillants du général. "Oui, répondit Adrienne d'un air triomphant, le général peut prétendre à tout. Il n'est pas riche comme Edouard ; mais la célébrité est un trésor que j'apprécie plus que tout l'or du Pérou."

Ceci était un mensonge : car Adrienne aimait l'argent comme moyen de satisfaire son amour pour le luxe et les plaisirs. C'était méchanceté : car elle voulait humilier Marguerite en dépréciant sa position sociale. Madame Edouard eut l'air de ne pas comprendre cette maligne insinuation, qui toutefois le soupçon qu'elle avait déjà conçu. Sa fortune, qui jamais n'avait soulevé dans son âme un mouvement de vanité, lui devint onéreuse quand elle vit qu'elle lui faisait prendre une amie. Elle n'en offrit pas moins à M. et madame d'Armançe de prendre un logement chez elle : le jeune ménage fit les instances les plus aimables pour obtenir ce qu'il appelait cette *faveur*, et le général allait céder, lorsque sa femme, l'interrompant brusquement, lui dit : "Quoiqu'il en soit les héros soient pauvres ordinairement, vous ne l'êtes pas au point de ne pouvoir payer une chambre à l'auberge." L'oracle avait parlé : le général obéit à regret, mais sans résistance. Cet homme, devant qui tout pliait et tremblait à l'armée, tombait et pliait devant sa femme : tant il est vrai que le courage physique est moins rare que la fermeté de caractère, et que, pour beaucoup d'hommes, il leur est plus facile de se jeter dans une sanglante mêlée que d'affronter une querelle de ménage.

Le démon de la jalousie venait de se glisser dans le cœur d'Adrienne ; il y fit un cruel ravage, parce que la religion n'était point là pour le combattre. Ne voulant point reconnaître en elle ce vice honteux, elle accusa Marguerite de n'être plus la même, d'affecter une politesse froide et guindée, ridicule ordinaire de la *gent métallique*. Raoul essaya de défendre sa belle-sœur, et se tut bientôt en voyant que l'orage qu'il voulait écarter de ses amis retombait sur lui. Il céda d'abord sans conviction ; plus tard il partagea l'opinion de sa femme : car Adrienne inventait tous les jours de nouveaux griefs contre ses parents ; et l'on sait que les petites calomnies que l'on instille avec persévérance sont la goutte d'eau qui creuse à la longue la pierre la plus dure. En effet, à force d'être froide et désobligeante pour Marguerite, Adrienne était parvenue à diminuer dans le cœur de sa première amie des sentiments qui s'y étaient maintenus malgré les raisons multipliées qui auraient pu l'éteindre. Le général, voyant la froideur de sa belle-sœur pour Adrienne, finit par prendre de l'humeur contre la douce victime qu'on accusait sans cesse, et qui ne se défendait jamais. "Oui, répétait-il avec un profond chagrin, c'est vrai : Marguerite n'est plus la même." Par suite de cette prévention, il fut gêné avec la famille, et lança même quelques mots piquants sur les gens que la fortune enivre.

Edouard, qui jusqu'alors ne s'était aperçu de rien, prit fait et cause pour Marguerite, lorsque les manières hautaines et discourtoises d'Adrienne devinrent intolérables. Il ne comprenait rien à ce qui se passait ; car Marguerite ne lui avait jamais porté l'ombre d'une plainte. Edouard déclara qu'il voulait aller trouver le général et lui demander d'où venait ce refroidissement entre les deux ménages. "N'en fais rien, mon ami, lui dit Marguerite : nous ne pouvons ramener ton frère qu'en l'éclairant sur les défauts de sa femme. Taisons-nous : Dieu est en aide à celui qui lui remet le soin de faire triompher l'innocence."

Il n'y eut donc point d'explication ; mais la froideur devint de plus grande des deux côtés. Si le bien est souvent stationnaire, il n'en est pas ainsi du mal : ce n'est souvent qu'un atome dans le principe ; mais il grandit avec une telle rapidité, qu'il devient en peu de temps un géant formidable.

Enfin un événement déplorable changea la face des choses. Le banquier auquel Edouard était associé était mort presque subitement ; la nuit qui suivit cette fin si brusque, le caissier disparut en portant des valeurs considérables. Edouard, découvrit bientôt un malheur plus effrayant encore : c'est que ce caissier avait fait un grand nombre de faux qui jetaient un désordre complet dans les affaires.

La nouvelle s'en était à peine répandue, qu'on vit accourir M. et madame d'Armançe. Le général se jeta dans les bras de son frère avec une douleur vive et profonde. Adrienne était émue ; car sa jalousie était, sinon étouffée, du moins amortie à la vue d'un tel désastre. Comme elle avait à se refaire une réputation de sensibilité, et qu'il est difficile d'imiter la nature, elle dépassa, par une affliction exagérée, le but qu'elle se proposait d'atteindre. C'était un curieux